

...et si nous retournions en Oranie !

EUGÈNE-ÉTIENNE - HENNAYA UNE DES PERLES DE LA COURONNE DE TLEMCCEN

Mais tout d'abord, en avant-propos, deux aimables lectrices que je remercie dans cette page, vont me permettre de rectifier deux ou trois erreurs commises dans ma chronique de mars-avril.

En effet, une petite-fille de M. Aimé Barisain-Monrose, ancien maire de Tlemccen, m'informe que son grand-père fut d'abord premier adjoint de la municipalité Marie (était-ce un avocat dont j'ai entendu parler dans mon adolescence?) puis maire pendant un quart de siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1927, une année seulement après la fin de mes obligations militaires. Né à Tlemccen en 1863, décédé en 1937, ma correspondante me dit qu'il ne quitta pas la cité. Je maintiens cependant qu'un Barisain-Monrose habita une petite maison de maître située rue de Gènes, face précisément à la demeure de mes grands-parents paternels. Je dois ajouter que l'arrière-grand-père de ma correspondante, Charles Barisain-Monrose, dessinateur aux Ponts-et-Chaussées, construisit le sémaphore de l'îlot de Raschgoun, face à l'embouchure de la Tafna, que j'ai connu et arpenté du temps où un certain M. Vergnes, ami de mon père, en était le gardien. Je n'ai pas souvenir de la plaque de marbre qui rappelait cette édification et pour cause, j'avais neuf ans, c'était au printemps de 1914. Mais je pense et je crois que mon collègue et ami Gustave Vuillemot, dernier conservateur du Musée Demaeght, le musée municipal d'Oran, auteur d'un ouvrage consacré aux vestiges et autres ruines de l'époque punique de l'Ouest-Oranais, qui y a rédigé un chapitre sur l'îlot de Raschgoun, a dû, lui, en bon observateur qu'il était, constater la présence de cette plaque évocatrice. Par ailleurs, contrairement à mes souvenirs inclus dans L'Echo précité, M. Abheillé était vétérinaire et M. Bouty exploitait, dans les années 20 et plus, l'officine de pharmacie de la place d'Alger, face à la mairie.

Une autre correspondante de Tlemccen, repliée à Six-Fours-les-Plages, dans le Var, me rappelle, comme la précédente, que le libraire-imprimeur Desbonnet, cité dans ma chronique visée en tête de celle-ci, était le directeur-gérant de l'hebdomadaire "L'Avenir de Tlemccen", dont le premier numéro vit le jour en 1856 et qu'il était "L'Organe de Défense des Intérêts de l'Ouest-Oranais" dont elle possède un exemplaire datant de 1945 (ah ! souvenirs ! souvenirs !). J'ai en effet souvenir de l'avoir lu à Nemours en 1924, et à Marnia en 1926. Elle ajoute que sur ce même trottoir de la rue de France, — j'en ai maintenant le souvenir — existait la librairie du "Petit Tlemccénien", exploitée par M. Cohen, éditeur de cet hebdo du même nom. Je me dois enfin d'ajouter qu'il existait aussi, à une certaine époque, "L'Echo de Tlemccen", rue de Bel-Abbès, publié par Robert Lecocq, fils de M^e André Lecocq, avocat au Barreau de la Perle du Maghreb.

Merci encore à mes correspondantes, dont les renseignements m'ont permis d'ajouter quelques détails supplémentaires à l'évocation de cette cité que "j'ai beaucoup aimée quand elle était française", selon l'expression de la première et, selon l'autre, "heureuse de retrouver tant de souvenirs dans... "Et si nous retournions", en exprimant toute sa gratitude à l'équipe entière de L'Echo. Toute l'équipe souhaite à son tour, Madame et chère compatriote, que vous puissiez longtemps, longtemps lire L'Echo, ce qui sera bon signe pour vous et elle.

Mais avant d'atteindre la halte prévue dans cet Echo, j'ai un devoir à accomplir, celui de féliciter l'auteur de l'ouvrage cité ci-dessous en sous-titre, mon concitoyen et ami Eugène Raynaud-Lacroze, qui se trouve être le beau-père d'un autre ami que j'ai connu bien jeune, où tous deux habitons le populaire quartier de la Marine à Oran, lui rue du Matelot-Landini, à l'ombre du clocher de l'ex-cathédrale Saint-Louis, moi à quelques mètres de là, au début de la rue d'Orléans.

Il s'agit d'Armand Demeuré, le "poète et paysan" du Conseil Général, "en exil" dans sa propre patrie, ainsi qu'il l'a écrit, replié qu'il était à Ver., en Saône-et-Loire, où il est décédé voici quelques années, cinq ou six après l'exode.

MÉHARISTES AU COMBAT

Dans "Le Laboureur et ses enfants", le Bonhomme, autrement dit le fabuliste Jean de La Fontaine, fin psychologue, moraliste de son époque comme il l'est de la nôtre, dit "Planter à cet âge!"... "Il n'est jamais trop tard pour bien faire" est un dicton de chez nous, et c'est ce qui a poussé notre concitoyen Eugène Raynaud-Lacroze à évoquer de chers et émouvants souvenirs dans son récent ouvrage, "Méharistes au combat" (Editions France-Empire, 68 rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris).

Né à Mers-el-Kébir, âgé, je crois, de plus de 85 ans, l'auteur s'est penché avec beaucoup d'adresse sur une certaine époque de son existence, celle où, dans une compagnie méhariste saharienne, après un séjour sur le front français, dès 1916, il participa à la sauvegarde et à une seconde pacification de notre Sahara, non sans peines de toutes sortes. Cet ouvrage décrit par le menu, comme dans un reportage, des événements pénibles pour la plupart, parce qu'ils furent des combats plus entre les tribus tripolitaines de Libye armées par la Turquie alors alliée de l'Allemagne, et aidées des traîtres et rebelles du Tidikelt et des Ajjer, que contre le climat de cette étendue qui va du Grand Erg Oriental, depuis le Sud de Ouargla à Djanet, tout au long à vrai dire de la frontière, à peine bornée par quelques bordjs ou fortins, qui était depuis peu celle de Tripoli sous domination italienne.

Ce livre, que l'on lit comme un roman passionnant, où les combats et l'Histoire se mêlent à l'aventure et aux légendes, ne comporte ni la poésie des "Chants du Hoggar" d'Angèle Maraval-Berthoin, ni celle de ce grand amoureux qu'a été Claude-Maurice Robert de cet attirant Sahara, ni la description géographique qu'en a fait Frison-Roche, lui qui a parcouru le désert dans tous les sens, dans lequel il n'est pas question non plus de la chanson célèbre d'Edith Piaf "Mon Légionnaire! qui sentait bon le sable chaud...". Je le comparerais plutôt à celui que j'ai lu et relu avant la grande tournée de 39-45, "L'Escadron blanc" de Joseph Peyré, magnifique épopée, plus ou moins romancée sur la pacification du Sahara.

Eugène Raynaud-Lacroze, lui, a rappelé, avec beaucoup de talent, des faits vécus, des vraies aventures, des combats auxquels il a été mêlé, et son livre est illustré de photos... *parlantes* si on peut dire, qui ajoutent à la véracité de l'ensemble. Cette *écriture* d'un homme de chez nous se devait d'être publiée. Elle l'est depuis mars dernier et, l'avouerai-je, elle m'a causé une grande joie. En effet, parce que, il y a quelques années, une correspondance s'était engagée entre lui et moi, relative bien sûr au pays perdu, laquelle m'avait fait réaliser que le style riche, coloré, fort descriptif, se devait d'être répandu par une cohorte de lettrés, dont l'œuvre réalisée en commun devait sans doute aucun intéresser nos lecteurs fidèles à leur passé. Certaines circonstances, indépendantes vraiment de ma volonté, ne m'ont pas permis de m'attacher à cette idée. Mais un jour, il y a bien des années, alors que l'auteur vivait encore en Espagne, je lui avais écrit, à la lecture de certaines lettres, pour lui dire que j'avais l'impression qu'il avait tourné le dos à sa vocation qui était celle d'écrire et de publier, de raconter peut-être d'autres souvenirs à allier à ceux exprimés dans sa correspondance. Aussi, est-ce avec une agréable surprise et beaucoup de plaisir que j'ai reçu "Méharistes au combat", véritable fresque historique, que je me permets de conseiller notamment aux jeunes lecteurs que sont les enfants de nos abonnés à L'Echo. Si, plus ou moins depuis leur arrivée dans l'Hexagone, ou après leur venue au monde dans la patrie de leurs grands-parents et autres aïeux, ils ont appris l'histoire exemplaire de l'Algérie de papa, ils se doivent aussi de connaître celle de quelques-uns de ces pionniers d'une autre sorte qui ont combattu pour garder à la France, avec tant d'autres hommes de bonne volonté, ce que l'Autre avait un jour hurlé, en présence du spectacle de Hassi-Messaoud, "la chance de la France". Qu'il n'a pas su garder, ou pas voulu.

Au départ d'Oran, pour atteindre Eugène-Etienne-Hennaya, il suffit, à Pont-de-l'Isser, où fleurit l'oranger, dans un cadre reposant pour les yeux et l'esprit, accueillant dans l'ensemble de l'environnement, propice au rêve qu'aurait apprécié le célèbre sous-préfet d'Alphonse Daudet, il suffit, dis-je, d'abandonner la route conduisant à Tlemccen et d'emprunter, à droite, celle bordant la claire et courante rivière Isser et de poursuivre comme si l'on devait se rendre à Montagnac. Mais il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à ce centre historique à plus d'un titre. Au bout de quelques minutes, en auto s'entend, un panneau indique sur la gauche, brûlant ainsi Lavayssière, autre perle, le chemin menant à l'étape de cette nouvelle page de souvenirs. Si je suis dans l'erreur, ainsi que cela s'est produit quelquefois au cours de cette longue rêverie de vingt années, nous allons, amis lecteurs de la région, nous y rendre par le chemin le plus court, sans nous presser, comme naguère "les bleus" de la compagnie d'instruction du 6^e Tirailleurs, qui chantaient "Y a des cailloux sur toutes les routes, sur toutes les routes y a des chagrins... Y a des filles sur tous les chemins..." A la halte, nous serons tous accueillis par les Grasset, Collignon, Georgin, Touati, Catala, Pernette, Jacomo, dont le futur goal de la Côte d'Azur, Navarro, Pomies, dont un membre de cette famille était dans les années 20 l'adjoint spécial du centre et son fils, si j'ai encore bonne mémoire, mon camarade de chambre dans l'enceinte du Méchouar, aussi par les Religieuses Missionnaires de N.-D. des Apôtres, enfin par Marinette Gongora qui, plus tard, à Montauban, avec d'autres bonnes gens au grand cœur, aura vingt ans après l'exode encore douloureux, l'espace d'une mémorable journée,

retrouvé parmi ceux de là-bas, les plus chers souvenirs d'une vie, en un lieu qui était prévu pour devenir le plus coquet des faubourgs de cette autre cité perdue. Un absent à cette halte, André Thibaut, assassiné précisément sur cette route de Tlemcen à Hennaya, qui était le premier adjoint au maire de l'endroit. Alors que depuis quelques mois la politique à l'éclipse de l'Autre laissait bien prévoir notre sort, le 21 décembre 1960, dans L'Echo d'Oran, son correspondant à Tlemcen posait la question : *Le village d'Hennaya deviendra-t-il un faubourg de notre cité ?*

A moins d'un quart d'heure en auto aujourd'hui, il y a 130 et quelques années, existait une agglomération de bric et de broc, lieu de rassemblement de la garnison de Tlemcen en manœuvres, entre le douar Ain-el-Hout, proche de l'Oued Isser et de deux autres oueds plus ou moins secco en cours d'année, issus de la Tafna : le Bou-Messaoud et le Bou-Khallouf, aux alentours desquels existaient de nombreuses sources. Ce fut l'endroit désigné par le Génie militaire pour l'édification du centre, inauguré seulement en 1854, trois années après une historique *engueulade* du général Mac Mahon, alors Président de la République qui, dès 1851, avait prescrit d'aller vite, pour permettre une implantation rapide des premiers colons, soldats démobilisés peu soucieux de rejoindre la métropole et arrivants prévus après les troubles de 1848 ou n'ayant pu monter leur quitoune dans les colonies agricoles installées ailleurs, par exemple à St-Louis, Aboukir.

Mais oyez ce qu'en disait en 1960 notre confrère P. Ullmann dans le quotidien précité, qui constitue une belle et percutante page de notre "*colonialisme*", cette expression malveillante qu'on nous jette encore au visage, par les ondes comme par une certaine presse, plus de vingt ans après la plus inique trahison de la France officielle. Nous accusent encore la plupart de ceux qui ont accueilli et applaudi chaleureusement la conclusion du fourbi d'Evian, alors que là-bas il en est encore, dans le bled en particulier, qui regrettent profondément, publiquement même, ce *colonialisme*, dont j'essaierai si possible, dans un prochain Echo, de traduire à ce sujet les sentiments que m'ont exprimés des musulmans de notre chère province, et des compatriotes qui y ont séjourné au printemps de l'année présente. Mais revenons à l'énoncé de P. Ullmann :

"Il ne nous est pas possible de retracer ici toute l'histoire d'Hennaya : ce serait trop long. D'ailleurs, ce village prit une telle extension qu'en 1874 il fut détaché de l'administration tlemcénienne et devint effectivement une commune. Une commune qui a prospéré grâce au travail de ses enfants, de ses habitants. Aujourd'hui, le village est prospère et bien organisé, dirigé par une poignée d'hommes de bonne volonté ayant pris leur mission à cœur.

Dans deux ou trois mois, la nouvelle autoroute de Tlemcen à Hennaya sera ouverte à la circulation. Il y a longtemps que les automobilistes tlemcéniens lorgnent vers cette belle route en ligne droite, qui est actuellement en construction et dont les travaux sont bien avancés.

Cette nouvelle route permettra aux automobilistes de joindre Tlemcen à Hennaya en moins de cinq minutes. Oui, cinq minutes seulement, le temps d'aller à pied du faubourg Pasteur à la place Saint-Michel. Ce laps de temps peut avoir une conséquence sensationnelle. Il est même difficile de prévoir exactement l'importance de cet événement qui résoudra l'un des problèmes tlemcéniens les plus épineux, celui du logement. Nous sommes persuadé qu'il s'agit tout simplement d'un phénomène capital qui ne pourra pas échapper aux responsables.

En effet, si, par cette nouvelle route, les habitants d'Hennaya ne sont plus éloignés du centre de Tlemcen que de cinq minutes, qu'est-ce qui empêchera les habitants de Tlemcen de se fixer, pour résoudre leurs problèmes d'habitat, à Hennaya ? Ou même mieux encore, qu'est-ce qui empêchera la construction d'une belle cité aux grands jardins, à un emplacement à gauche ou à droite de cette route ? Ce n'est plus l'espace qui manque, le terrain non plus. Bien au contraire.

La construction de villas individuelles le long de la route, suffisamment espacées de l'axe routier, n'est pas impossible non plus, car il sera certainement plus facile d'acquérir un petit bout de terrain loin des zones tlemcéniennes aux prix prohibitifs. Hennaya deviendrait ainsi, comme nous le préconisons, une cité satellite de Tlemcen.

Il n'est pas impossible que cette idée se réalise bientôt, Tlemcen prend, de jour en jour, plus d'envergure. Si l'expansion industrielle, commerciale, administrative, de notre ville continue, il y a lieu de ne pas perdre de vue que le citoyen tlemcénien trouvera, à Hennaya, relié étroitement à sa ville, des conditions nettement plus favorables à son logement. Nous n'excluons pas non plus la construction d'industries artisanales, de petites usines à Hennaya même ou le long de cette autoroute (ce mot est, bien entendu, exagéré, car au fond il



Tlemcen, c'était l'Eglise St-Michel (ex-bd National), février 1983

s'agit simplement d'une belle route large et droite qui n'est pas conçue suivant les données d'une autostrade moderne). Les industriels trouveraient, au village même, une main-d'œuvre nombreuse et intelligente, qui ne demanderait pas mieux que de trouver du travail intéressant.

Un élément prédominant serait également l'afflux des personnes n'ayant pu trouver à se loger à Tlemcen et qui arriveraient à se caser commodément au village, pour peu que l'on y transformât certaines habitations, que l'on y construisît de petites villas simples, coquettes et confortables, suivant des plans standards, et qui pourraient être louées à des prix modiques.

Le petit village de colonisation, qui ne vivait jusqu'à présent que du bruit de ses tracteurs, connaîtrait demain l'afflux d'une population de fonctionnaires, d'employés et même de petits rentiers qui voudraient se fixer, dans des conditions idéales, loin de tout bruit et toute cherté de vie.

Ce même problème pourrait être aussi valable pour Montagnac et même Lavayssière. En tout cas, nous pensons surtout à Hennaya, car nous sommes persuadé que cette idée, dont l'importance n'échappera à personne, ne tardera pas à faire son chemin. Nous l'avons lancée en espérant que ce ne sera pas une chimère. Qui vivra verra !

★ ★ ★

Qui vivra verra ? Hélas, ce rêve d'un bel avenir a fait place à la triste et lugubre réalité que l'on sait. La coquette, claire et accueillante maison commune vivant à l'ombre des palmiers et au rythme de l'extension immobilière et économique de ce large secteur agricole, ressemble aujourd'hui, selon l'expression d'un Tlemcénien de passage à Pâques, "à un sombre funérarium...", ce qui n'a été nullement pour moi une surprise. Aux postes que j'occupais naguère, après certaines attitudes que la discrétion m'impose de taire, car j'étais secrétaire particulier du maire et aussi de la Fédération des Maires d'Oranie, qui m'ont permis plus d'une fois, surtout à la fin des Congrès des Maires se déroulant en Métropole, d'être aux premières loges pour en connaître au sujet de notre avenir, j'étais en droit de répandre mon anticonformisme et tout particulièrement mon pessimisme. Alors, plus d'une fois, ON me dit que je n'entendais rien à la politique de l'AUTRE et des augures qui lui faisaient escorte où arpentaient les allées du POUVOIR. Le bon sens, "cette chose du monde le mieux partagée" l'a toujours emporté à propos de tous les problèmes qui se sont posés à mon esprit au cours de mon existence.

Je n'ai pas préparé Sciences-Po, ni ne suis sorti de l'E.N.A., ni d'une autre discipline autre que celle du raisonnement, mais nourri de "classiques" dès ma plus tendre enfance, et encore plus aujourd'hui, car c'est le meilleur rempart contre la suffisance et l'ennui, j'avais appris que "l'indifférence est une qualité des hommes d'Etat — toute l'Histoire l'enseigne — mais des hommes d'Etat sans conscience". A ce titre, écoutons donc ensemble ce que disait, en 1830, Chateaubriand, presque à l'heure du débarquement à Sidi-Ferruch, du penchant que toute âme bien née a pour le Pouvoir.

"Ce penchant se modifie selon les caractères : impétueux et aspirant, mou et rampant ; imprudent, ouvert, déclaré dans ceux-ci ; cis-conspic, caché, honteux et bas dans ceux-là : l'un, pour s'élever, peut atteindre à tous les crimes ; l'autre, pour monter, peu descendre à toutes les bassesses".

Rappelez-vous, amis lecteurs, les déclarations, les attitudes, les promesses renouvelées puis oubliées, puis démenties, les déchirements (?) de toute la faune qui a accaparé la radio, la télé, la presse, les tribunes diverses, durant tout le déroulement de notre drame. N'en disons pas plus, du moins pour l'instant. Mais comment pouvait-on être optimiste, en présence de l'immense camarilla (pour ne pas écrire mafia) qui dirigeait la France ! Qui dirigeait, c'est le cas de le dire, ce peuple qu'on disait être le plus intelligent de la terre !

Quelle douloureuse et horrible démission, dont nous supportons tous, aujourd'hui plus que jamais, les funestes conséquences !

★ ★ ★

Une fois encore, je m'en excuse, je me suis écarté de mon chemin borné de chers souvenirs, pour emprunter les sentiers de l'agressivité. Il en sera ainsi jusqu'à mon dernier souffle, car il n'est pas de thérapeutique pour soigner, atténuer ou guérir la colère et le mépris qui s'emparent de tout mon être, lorsque j'évoque notre cher pays et le sort réservé au plus grand nombre des expatriés. Cela étant, permettez-moi de reprendre mon bâton de pèlerin. Où vous conduirai-je la fois prochaine ? Je l'ignore encore à l'heure présente, sans doute cependant dans d'autres lieux de cette agréable région dont les images habitent et le cœur et l'esprit de chacun d'entre nous. Je n'ai pas fini d'évoquer Tlemcen et sa région, ni la correspondance que cela m'a valu..., si la Providence veut bien m'y encourager.

François RIOLAND.

★ ★ ★